

GWENAËLLE  
AUBRY

SE SOUVENIR  
DES CONFINS



**TRACTS**  
**DE CRISE**  
GALLIMARD

15 AVRIL 2020 / 10 H / **N° 46**  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

---

**Nous sommes séparés au moment même où nous nous éprouvons comme faisant un seul corps : vivants, et donc exerçant l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort, sauf que la mort, cette fois, est susceptible de prendre pour nous tous la même forme, invisible, imminente. Et cette conscience partagée, aiguë, chevillée à chacun de nos gestes, paradoxalement nous isole.**

Pendant deux semaines, j'ai vu le monde depuis ma fenêtre. Mon quartier s'est rapidement vidé. Sont restés quelques joggeurs frénétiques, une vieille dame qui sort à pas menus arroser les fleurs à son balcon, une famille accroupie, chaque soir, à l'heure des applaudissements, derrière les échafaudages de son immeuble en ravalement – et la garde montée, en parade glorieuse au beau milieu de la rue, plus de voiture pour effaroucher les chevaux, dans ce silence insolite on entend de loin claquer leurs sabots.

---

J'étais malade. On parle de forme « sévère » du virus, disons que celle-ci était indulgente. Assez, en tout cas, pour que je ne sois pas hospitalisée, ni donc « testée », et que, passé le cap du huitième jour, mon médecin se prenne à douter (tout en me prescrivant une forte dose d'azythromycine) : est-ce vraiment ça ? Comme tant d'autres, non pris en compte dans ces chiffres mensongers qui heure après heure nous assaillent, j'ai vécu tous ces jours en proie *peut-être* à une maladie létale, et je ne sais ce qui était le plus angoissant, de la menace, ou de l'incertitude. Étrange expérience, archaïque, et solitaire : abriter *peut-être* dans son corps le mal qui met le monde à l'arrêt ; héberger la catastrophe ; être soi-même devenue un danger.

« Pour les masques, je vais voir ce que je peux faire », m'avait dit mon médecin. Rien, il ne pouvait rien faire, bien sûr, pas plus que pour le test, puisque même les hôpitaux en manquent – comme de surblouses, de respirateurs, de personnel et de lits. Encore avant, bien avant le « confinement », quand l'inquiétude commençait à monter, accrue par le décalage entre la catastrophe pressentie – *clusters* identifiés, premiers morts – et l'impréparation manifeste dissimulée sous les discours d'experts capables d'affirmer sans sourciller que les masques ne servent à rien ou ne sont pas si faciles que ça à enfiler – encore avant, donc, j'avais cherché à en acheter, la pharmacienne les avait déjà tous vendus, FFP1 et masques de chirurgien, ne lui restaient que des masques en papier, fins et fragiles comme du crépon

ou des lanternes japonaises, vous n'avez qu'à en mettre trois, m'a-t-elle dit, si vous avez un malade à la maison, j'en ai acheté six, histoire de ne pas vider les stocks et en me sentant un brin ridicule. Du papier crépon pour protéger mon mari et mes enfants, par chance je ne toussais presque pas, et des gestes, une panoplie de gestes fous pour ériger une barrière entre eux et le danger que j'étais (*peut-être*) devenue pour eux. Ne rien toucher, ne pas les toucher, tenir à distance la petite qui réclame des câlins – puis, les jours passant, les dix jours de précaution requis par la forme dite bénigne de la maladie, ces autres gestes fous, quand donc s'en débarrassera-t-on, et quelle trace laisseront-ils, passer les courses au vinaigre blanc, lire le journal avec des gants, se retenir d'embrasser, et enfin, plus tard encore, penser, avant de sortir, à cocher et signer le formulaire gouvernemental, une fois dehors changer de trottoir quand un joggeur menace, parler à distance à l'amie que l'on croise, sourire des yeux, ou derrière son écharpe, pour signifier à l'autre que non, on ne voit pas en lui un ennemi mortel – cette chorégraphie du vide, quand donc s'en débarrassera-t-on, et quelle trace laissera-t-elle ?

*Tchernobyl*: quand j'ai retrouvé la rue, le printemps, si dru et limpide cette année, même à Paris, c'est ce nom-là qui aussitôt m'est venu. Je cherchais un modèle pour saisir l'anomalie radicale dans laquelle nous nous sommes nichés (avec quelle rapidité on se fabrique des terriers), la

peste, le choléra, bien sûr, et ces invariants historiques mis en lumière par Jean Delumeau dans *La Peur en Occident*, mensonges et dénis du pouvoir, boucs émissaires, exode, abandon des rites funéraires – mais c’est à Tchernobyl que je pensais ce jour-là en marchant dans les rues vides : un mal invisible tapi derrière les arbres en fleurs et le vent léger, et ces liquidateurs envoyés au front sans protection, comme ici les soignants (« Quels moyens de protection aurons-nous ? Va-t-on nous apporter des costumes spéciaux et des masques ? », demande l’un d’entre eux dans *La Supplication* de Svetlana Alexievitch ; on lui répond : « Vous prendrez simplement des pelles pour creuser »).

Autour du Jardin des Plantes, les rues sont pourtant jonchées de masques de chirurgien et de gants en latex. J’y ai croisé un livreur portant une cage de perruches devant le laboratoire des reptiles et des amphibiens, plus bas, près de la Seine qui ces jours-ci coule bleue, comme lavée, une jeune femme aux cheveux noirs au volant d’une voiture où s’inscrivait « transport de sang », quelques vieillards solitaires et un homme d’âge respectable qui a enjambé prestement la fenêtre d’un rez-de-chaussée où l’attendait un copain. Des sans-abri, aussi, seuls, assis dans des flaques de soleil ou campant dans un square, installés dans les aires de jeux pour enfants, recroquevillés sous les cabanes de bois et les toboggans. On entend des chants d’oiseaux et les sirènes des ambulances qui foncent vers la Pitié-Salpêtrière, pas le courage d’aller plus haut, vers les Gobelins, la Santé où les

détenus privés de parler hurlent à la fenêtre de leur cellule de 9 m<sup>2</sup>, la maison de retraite où ma grand-mère est morte le 24 décembre dernier. J'ai rêvé d'elle quand j'étais malade, debout à côté de son lit, rajeunie, rieuse et insolente, elle me disait j'en ai assez, elle fugait.

Le virus n'est pas une guerre, comme on nous le martèle. Il ne divise pas le monde en camps, et compte, que je sache, peu de partisans, ce mot de « guerre » n'a de sens qu'accolé à celui de « médecine » car oui, c'est bien une médecine de guerre que sont contraints de pratiquer ceux qui, dans les hôpitaux saturés, doivent trier, choisir entre faire vivre et laisser mourir, quant à l'héroïsme, si nous les applaudissons chaque soir, eux qui exposent leur vie et dont, il y a quelques mois, les manifestations étaient violemment réprimées, les revendications ignorées, si nous devrions faire de même, chaque matin, pour tous les autres, ouvriers, éboueurs, caissières, livreurs, que leur travail expose aussi, nous-mêmes en sommes loin, confinés, repliés, patiemment occupés à sauver nos peaux. Le virus n'est ni une providence ni un châtement, comme certains le suggèrent. Simplement, il révèle. Il agit comme l'un de ces réactifs qui, en France, font défaut pour le tester : il révèle, partout où il frappe, le sacrifice délibéré des services publics, du bien commun. L'hôpital, bien sûr, mais la recherche aussi, où le manque d'effectifs se fait, ces temps-ci, amèrement sentir (directrice de recherche en philosophie, et donc, faut-il le préciser, sans compétence scientifique, j'ai reçu, comme

tous les chercheurs du CNRS et de l'INSERM, un appel à volontaires pour recueillir des données et manipuler des échantillons biologiques : à quel degré de pénurie en est-on arrivé ?). Par-delà la commune biopolitique désormais mise en œuvre, le virus révèle encore, pour chaque État, sa pathologie propre (la liste est longue mais, pour en rester à la France, le néolibéralisme maintenu jusque dans les ordonnances adoptées en pleine crise).

Le virus révèle : mais il occulte aussi. Imagine-t-on, derrière nos fenêtres, ce qui se passe dans certaines chambres closes où femmes et enfants sont livrés à la violence ? Dans les prisons, les hôpitaux psychiatriques, et ces maisons de retraite auxquelles on a livré, non des masques, mais des housses mortuaires, et où, littéralement, les morts ne comptent pas ? Imagine-t-on encore, deux fois barricadés, et pour sauver nos peaux, ce qui se passe sur les routes et les mers de l'exil, aux frontières fermées de l'Europe ? Se souvient-on des confins ?

Je respire mieux. Je vais bientôt pouvoir rejoindre la troupe du théâtre de la Colline et, sans perdre souffle, téléphoner à des spectateurs pour leur lire des textes au creux de l'oreille, faire un cours en ligne à mes étudiants – puis un jour finira par venir où l'on pourra, de nouveau, s'embrasser à pleine bouche et se serrer dans les bras. Mais quel air respirera-t-on alors ? Et sur quel dehors s'ouvriront nos fenêtres ?

**GWENAËLLE AUBRY**

2 AVRIL 2020

À l'heure du soupçon, il y a deux attitudes possibles. Celle de la désillusion et du renoncement, d'une part, nourrie par le constat que le temps de la réflexion et celui de la décision n'ont plus rien en commun ; celle d'un regain d'attention, d'autre part, dont témoignent le retour des cahiers de doléances et la réactivation d'un débat d'ampleur nationale. Notre liberté de penser, comme au vrai toutes nos libertés, ne peut s'exercer en dehors de notre volonté de comprendre.

Voilà pourquoi la collection «Tracts» fera entrer les femmes et les hommes de lettres dans le débat, en accueillant des essais en prise avec leur temps mais riches de la distance propre à leur singularité. Ces voix doivent se faire entendre en tous lieux, comme ce fut le cas des grands «tracts de la NRF» qui parurent dans les années 1930, signés par André Gide, Jules Romains, Thomas Mann ou Jean Giono – lequel rappelait en son temps : «Nous vivons les mots quand ils sont justes.»

Puissions-nous tous ensemble faire revivre cette belle exigence.

ANTOINE GALLIMARD







*Cette chorégraphie du vide, quand donc  
s'en débarrassera-t-on, et quelle trace laissera-t-elle ?*

GWENAËLLE AUBRY

GWENAËLLE AUBRY, ÉCRIVAINNE ET PHILOSOPHE, EST L'AUTEURE DE ROMANS  
ET D'ESSAIS TRADUITS DANS UNE DIZAINE DE LANGUES, PARMIS LESQUELS  
*PERSONNE* (PRIX FEMINA 2009), *PARTAGES*, *PERSEPHONE 2014* ET *LA FOLIE  
ELISA*.

**TRACTS.GALLIMARD.FR**

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : **ANTOINE GALLIMARD**

DIRECTION ÉDITORIALE : **ALBAN CERISIER**

[ALBAN.CERISIER@GALLIMARD.FR](mailto:ALBAN.CERISIER@GALLIMARD.FR)

GALLIMARD • 5 RUE GASTON-GALLIMARD 75007 PARIS • FRANCE • GALLIMARD.FR

DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2020 © ÉDITIONS GALLIMARD, 2020

15 AVRIL 2020



**Se souvenir  
des confins  
Gwenaëlle Aubry**

Cette édition électronique du livre  
*Se souvenir des confins* de Gwenaëlle Aubry  
a été réalisée le 14 avril 2020  
par les Éditions Gallimard.  
ISBN : 9782072911859